

débris qui jonchent le sol et les splendides bas-reliefs que les Anglais ont bien voulu laisser, tout cela nous étourdit tant soit peu. Aussi, après avoir vu l'ensemble, nous revenons déjeuner légèrement ahuris.

Pour nous remettre des fatigues archéologiques du matin, nous parcourons les faubourgs qui mènent au temple de Thésée en longeant les restes du Prytanée.

Stop dessine un peu partout ; les indigènes s'y prêtent avec gaieté. Je ne sais si je reviendrai sur l'impression première, mais le peuple d'Athènes me plaît beaucoup. Il est tout de suite ouvert, gracieux et bienveillant, très-curieux, un peu naïf, grand enfant en somme. Je crois qu'en France, après avoir exalté les Grecs outre mesure, nous avons avec trop de facilité accepté l'idée que c'est un peuple de gredins. Maintenant qu'ils n'ont plus le prestige de l'oppression turque, ils nous paraissent stérilement turbulents ; nous ne les voyons plus qu'à travers des histoires de brigandages et de pirateries, et je crois qu'avec notre manière de tomber dans les extrêmes, nous jugeons faux.

Peut-être, après tout, ces amis d'un instant que nous nous faisons aux coins des rues ne seraient pas d'un commerce bien solide si nous voulions pousser les relations plus avant ; aussi nous ne leur demandons que le dévouement qu'on réclame du premier venu. Si ce sont des vauriens, ils sauvent admirablement les apparences ; ils sont polis et complaisants ; nous n'en voulons pas davantage.

Parmi nos intimes improvisés, je puis tout à mon aise étudier le type grec. J'en trouve deux spécimens très-tranchés : l'un que j'appellerai le type *palicare*, au nez allongé, aux traits accentués, aux cheveux raides et noirs. L'autre est la reproduction aussi exacte que possible des